

## MAURICE MOLHO ET LA MÉTAPHORE\*

NADINE LY

Université Michel Montaigne- Bordeaux III

L'impression que je garde de l'enseignement de Maurice Molho —et j'appelle enseignement l'ensemble que forment ses cours, ses livres et ses articles, tout autant que les conversations, successivement magistrales, amicales et enfin fraternelles, que j'ai pu avoir avec lui— c'est celle de la plus implacable rigueur associée à la plus insolente liberté. Ce mélange détonnant, contradictoire, constamment déroutant et toujours fascinant, me semble définir en profondeur ce que doit être et ce qu'a été, en fait, sa pensée: une pensée réellement dialectique. Puissamment intégratrice, nourrie d'un savoir illimité, hautement abstraite et en même temps si proche de l'objet analysé qu'un seul de ses éléments pouvait en livrer la théorie, cette pensée, heureuse de se déployer et d'explorer jusqu'à l'extrême marge les territoires qu'elle construisait, savait aussi les désertier et se déprendre, sans aucun regret, des théories qu'elle avait forgées pour en forger de nouvelles et les renouveler sans cesse. Toujours moderne et toujours rebelle à l'étiquette définitoire et à ce qui tendait à devenir une insipide doxa, aussi soucieux de la vérité des choses que de l'esthétique de sa pensée, Maurice Molho était l'image même du séducteur, mais à l'inverse de Don Juan, dont il avait "construit" le mythe, la séduction qu'il exerçait et qui lui a valu d'être reconnu comme un Maître par plusieurs générations d'étudiants devenus ses disciples, était aussi généreuse et extravertie dans le domaine des idées qu'elle pouvait être aimantée, mouvementée et parfois dévorante dans l'expérience quotidienne.

Il s'agira aujourd'hui de sa générosité et du don total que pouvait représenter sa réflexion pour celui qui le lisait ou qui l'écoutait. Je n'ai retenu, pour en parler, qu'un seul exemple: celui du paradoxe de la métaphore.

Tout le monde sait ou sent, à peu près, ce qu'est une métaphore. Si je consulte un dictionnaire de rhétorique autorisé, j'y trouve que c'est un trope dont le point de départ est une comparaison elliptique fondée sur une analogie entre les signifiés des mots concernés par la figure, même si ces mots désignent des êtres ou des objets qui peuvent, en réalité, n'avoir aucune relation entre eux. Pour un Jakobson, par exemple, tout se joue à l'intérieur de la substance même du langage, par le biais de ressemblances qui affectent l'organisation sémique interne

\* Els *ER* no podien silenciar la pèrdua de Maurice Molho (1922-1995), il·lustre lingüista, filòleg i historiador de la literatura, que dedicà bona part de la seva obra a la llengua i a la literatura catalanes. En són mostres eloqüents la seva edició de les homilies d'Organyà (1961), la seva participació al II Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes (Amsterdam, 1970) i la seva tasca com a primer director del Centre d'Études Catalanes de la Universitat de Paris-Sorbona (1977-1980). Ens plau d'inserir en aquestes pàgines un emotiu record personal del mestre traspassat, que ens ha fet arribar la Sra. Nadine Ly, antiga deixeble seva a Bordeus.

des signifiants, définitivement coupés de leur référent habituel, puisque ce n'est plus ce référent habituel qu'ils désignent. Si on y ajoute que les rhétoriques anciennes faisaient de la métaphore l'un des ornements du discours, il apparaît que la métaphore est deux fois coupée du réel: coupée du réel d'expérience, elle oblige à conceptualiser des dents, par exemple, là où ce sont des perles qui sont nommées; coupée du réel linguistique, elle est considérée comme un "écart" par rapport à la norme de l'usage.

Pour Maurice Molho, au contraire, la métaphore est le plus court chemin du poème aux choses, c'est-à-dire l'un des moyens que se donne la pensée pour dépasser le clivage entre le langage et le réel, en forçant le langage à revenir au réel.

A partir d'une métaphore de Góngora: *quejándose venían sobre el guante / los raudos torbellinos de Noruega* ("gémissements venaient se poser sur le gant / les rapides tourbillons de Norvège"), il constate que les tourbillons sont compatibles avec la Norvège, région du froid et des tempêtes, mais incompatibles avec le gant et les gémissements: il faut donc renoncer à lire dans les rapides tourbillons de Norvège la mention d'une violence climatique attribuée au septentrion. Comme il s'agit de la fin d'une scène de chasse, il est probable que ces tourbillons sont des faucons, que le poète a décidé de ne pas désigner par leur nom propre. La métaphore va donc s'instituer à l'intérieur du hiatus qui sépare deux "savoirs": 1°) les tourbillons ne sont pas des faucons; 2°) les tourbillons ne désignent pas des tourbillons.

Par ailleurs, le mot tourbillon est fondamentalement monosémique et c'est parce qu'il est monosémique qu'il peut devenir métaphorique. Enfin, on ne peut concevoir de métaphore que par rapport aux référents: c'est le référent (ici l'être ou l'oiseau appelé faucon) qui est métaphorisé, pas les êtres linguistiques qui le représentent. Le réel, c'est la ressemblance, effectivement perçue, entre un tourbillon d'air et le vol brutal du faucon. La conclusion s'impose inéluctablement: si le langage est distance prise par rapport au réel d'expérience (le mot "faucon" n'est pas un faucon), il revient au discours métaphorique de restituer au référent (la tempête provoquée par le vol brutal du faucon et la violence des ailes), redécouvert au-delà de la structure linguistique, son originelle primordialité.

Le débat est ouvert. Nous ne le résoudrons pas aujourd'hui. Qu'il me suffise simplement de dire, pour témoigner de la puissance fécondante de la pensée de Maurice Molho, que cette analyse a, en partie, suscité une remarquable réflexion de Michel Launay sur la signifiante:

"Et c'est sans doute quelque chose comme cela aussi que nous dit, tout bien considéré, la métaphore. Ainsi, si dans tel poème de Góngora les faucons ne sont pas appelés FAUCONS mais TOURBILLONS, il faut bien reconnaître que... "ça a beau être le même référent, ça ne fait pas le même effet!" Bref: ça n'a quand même pas "le même sens"! Je vois dans tous ces phénomènes, pour ma part, le même clin d'oeil: celui, précisément, de la signifiante. Je ne touche pas au référent, mais je remplace, pour l'évoquer, un signifiant par un autre signifiant... et voilà que tout change! Où l'on voit que la signifiante, c'est d'abord la manière de référer." ("Effet de sens: produit de quoi?", *Langages*, Le signifiant. N° 82, Juin 1986).

Pour ma part, la lecture de l'article de Maurice Molho, au moment où il m'a offert le livre *Semántica y poética*, paru en 1977, a déclenché une réflexion qui a définitivement fixé les présupposés et les méthodes que j'avais commencé à mettre en oeuvre au moment de la rédaction du travail sur Lorca, que M. Molho avait dirigé et qui m'a autant révélé ma propre conception du texte qu'elle a bouleversé celle que j'avais de la rhétorique. J'ai choisi de décider qu'il n'y avait pas de métaphores, et pas plus de translations que de substitutions.

J'ai exclu le mot et le concept de mon dictionnaire personnel, et j'ai eu alors la révélation d'un principe qui sous-tendait implicitement toutes les analyses textuelles que j'avais pu produire. à savoir que tout est littéral dans un texte. Du moins, j'ai ressenti comme une nécessité intellectuelle fondamentale, vitale, qu'il fallait adopter partout et toujours le parti-pris de la lit-

téralité, au risque de se «casser la figure». Il s'en est suivi, la naissance d'un groupe de travail, des séminaires, une réflexion collective, un colloque et des publications autour du concept de littéralité, la confirmation de certaines tendances de mon enseignement, des directions de maîtrises et de thèses, des adhésions, des rejets, des adhésions déguisées en rejets et peut-être aussi le contraire. C'est donc tout un territoire de travail et de pensée que je dois à Maurice Molho et ce n'est pas le seul. En-deçà de la problématique métaphore/littéralité, Maurice Molho est le premier qui m'ait donné comme un cadeau et une lumière, les instruments mentaux d'analyse du langage et de la langue, c'est-à-dire, tout simplement, les outils de l'observation, du raisonnement et de la pensée.

#### SOURCES:

- Mélanges offerts à Maurice Molho, édition établie par J.-C. Chevalier et M.-F. Delpont, Vol. I., Paris: Editions Hispaniques, 1988.
- Maurice Molho, *Semántica y poética (Góngora, Quevedo)*, Barcelona 1977. Editorial Crítica.
- Michel Launay «Effet de sens, produit de quoi?», *Langages*, «Le Signifiant», n.° 82, Juin 1986.
- Journée d'Hommage à Maurice Molho, organisée en 1996 à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3 par Nadine Ly, dans le cadre de l'École Doctorale des Langages et des Cultures (EDILEC).
- Maurice Molho, «La linguistique du signifiant», in C. López Alonso et A. Sere de Olmos, *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*. Collection linguistique n° 23, Paris: Didier Erudition, 1991.
- Marjolaine Malengreau, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume, à Michel lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier, Juillet 1948-Février 1960*, Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 1995.